

Œdipe v. f.

Anne Joos de ter Beerst

Au cinéma la v.f. (version française) est une version différente de la v.o. (version originale). L'originale est sous-titrée en deux langues chez nous, ce qui quand on les connaît toutes les deux oblige à faire un *choix*, sans quoi on passe son temps à lire les sous-titres, on ne visionne plus l'image, on perd parfois le fil de l'histoire. Dans la version française l'image est maintenue mais les dialogues sont traduits avec ce léger décalage qui provient de ce qu'auteur et locuteur ne sont plus une mais deux personnes. Avec un certain dérangement quand texte et image ne sont plus synchro.

Dans ce qui retient notre attention aujourd'hui, à savoir l'Œdipe, la question du *choix* se pose aussi mais en termes d'assomption de son propre sexe par le sujet. Un choix relatif puisque comme le dit Lacan, le sujet n'est pas le seul à tirer les ficelles du symbolique, la phrase a été commencée avant lui. Ainsi, il y a quelques années, l'officier de l'état civil recevant les déclarations de naissance à la maternité fut étonné de s'entendre répondre par une mère à la question classique « quel est le sexe de votre enfant » : « les deux ! »

Donc la version f., version fille : est-elle différente de la version originale du mythe ? Et si version il y a, comment la penser, comment en penser les effets au niveau de notre clinique ?

Le fil de mon travail s'est construit à partir de la lecture de deux textes différents, à savoir *L'homme aux loups* de Freud et le séminaire V concernant *Les*

formations de l'inconscient de Lacan¹.

Dans un travail en cartel nous nous étions arrêtés à la question de l'Œdipe inversé et à la passivité qui caractérise l'Homme aux loups dans son rapport à l'autre, particulièrement à l'autre sexe. Dans le séminaire V Lacan aborde à plusieurs endroits cette question qu'il dit être « la délicate question de l'Œdipe inversé » et ce à propos de la métaphore paternelle et des trois temps de l'Œdipe. Dès la leçon du 15 janvier 1958 et à propos de l'identification terminale à laquelle aboutit l'Œdipe dans son déclin Lacan souligne : « C'est pour autant que le père devient, par quelque côté que ce soit, le côté de la force ou de la faiblesse, un objet préférable à la mère que va pouvoir s'établir l'identification terminale. La question du complexe d'Œdipe inversé et de sa fonction s'établit à ce niveau. Je dirai plus, c'est même ici que se centre la question tout à fait importante de la différence de l'effet du complexe sur le garçon et sur la fille. »²

C'est donc à partir de l'Œdipe inversé que s'est posé pour moi l'interrogation concernant la version féminine du complexe. Y aurait-il un Œdipe inversé féminin ou est-ce une ineptie de penser cela ?

Je m'en tiendrai à un des pôles du complexe, celui qui concerne le rapport de l'Œdipe avec la génitalisation, ou comme je le disais plus haut le rapport de l'Œdipe avec l'assomption par le sujet de son propre sexe. Pour Lacan, toujours dans la même leçon, « la virilité et la féminisation, voilà les deux termes qui sont essentiellement de la fonction de l'Œdipe »³. Parler de féminisation et non de féminité, n'est-ce pas déjà souligner qu'il y a là un processus en cours, ce qui renvoie à la question de Jones relevée par Lacan : la femme est-elle *born* ou *made* ?

Freud soulignait que la situation pré-oedipienne de la fille est la même que celle du garçon : c'est la mère qu'elle désire d'abord. Il lui faudra donc faire un saut pour passer du désir de la mère au désir du père (saut délicat, nous indiquent Bergès et Balbo⁴, puisque la mère est toujours l'objet du désir de la fille)

La situation oedipienne introduit comme essentielle la fonction du père, et je rappelle ici que Lacan introduit la fonction du père dans le complexe comme étant celle de la métaphore, c'est-à-dire d'être un signifiant substitué au premier signifiant introduit dans la symbolisation, à savoir le signifiant maternel. Si la

1. Pour cette lecture nous nous référons au texte de J. Lacan, *Formations de l'inconscient*, séminaire 1957-1958, Publication hors commerce, ALI, Paris, 1998.

2. *Ibidem*, p.195

3. *Ibidem*, p. 187.

4. G.Balbo et J. Bergès, « La fonction paternelle et ses fonctionnements », in *Psychose, autisme et déficience cognitive*, Toulouse, Erès, 2001, pp. 70-80.

première fonction du signifiant père est d'introduire l'enfant à l'enjeu du mythe œdipien, comment se constitue cette identification métaphorique au père ? En trois temps, *les trois temps de l'Œdipe* dont Lacan précise qu'ils sont temps logiques et non chronologiques, à ne pas entendre dans une historicité mais du côté de la mise en place de la structure.

Dans le premier temps, l'enfant cherche à pouvoir satisfaire au désir de sa mère, *to be or not to be* cet objet du désir de sa mère. En miroir il s'identifie à cet objet. Mais du fait que règne dans la réalité du monde la loi du symbole, nous pouvons dire que la métaphore paternelle est déjà agissante, l'instance paternelle s'est introduite sous une forme voilée (père symbolique). La question du phallus est déjà posée quelque part dans la mère (cf. M. Klein le phallus est déjà là dans les mauvais objets de la mère), l'enfant doit la repérer. Dans cette première étape le discours de la mère est saisi à l'état brut. Je dirais que c'est le temps du transitivisme selon Bergès et Balbo, le temps du coup de force de la mère qui introduit l'enfant au langagier, le supposant sujet d'une demande.

Le deuxième temps est celui où le père s'affirme dans sa présence privatrice. Il est celui qui porte la loi, *le supporter de la loi*, ce n'est plus d'une façon voilée qu'il intervient mais d'une façon médiée par la mère. Elle le pose comme celui qui lui fait la loi ou pour le dire autrement : l'enfant adresse sa demande à la mère qui lui revient sous la forme de la loi du père. Loi du père dont Lacan nous dit à cet endroit « en tant qu'elle est, imaginativement, par le sujet, conçue comme privant la mère »⁵ – l'enfant la pose comme imaginaire. C'est le stade nodal et négatif par quoi ce qui détache le sujet de cette première identification au phallus imaginaire le rattache en même temps à la première apparition de la loi. Ce qui sera décisif dans ce deuxième temps sera le rapport de la mère à la parole du père ; un père interdicteur dont l'inter-diction « tu ne réintégreras pas ton produit » est à entendre comme adressée à la mère. C'est le temps qui forme obstacle à l'instinct maternel. La privation dont la mère s'avère être l'objet, le sujet aura à l'accepter, à la symboliser, ou pour le dire autrement à passer d'une mère empêchée à une mère interdite. Sinon il maintiendra une certaine forme d'identification à l'objet de la mère, un objet placé en position d'objet-rival. Rival à l'égard d'un puîné, rival à l'égard d'un père ou beau-père, tous des ravisseurs de la mère. La mère n'a-t-elle d'ailleurs pas l'air ravie par ces objets ?

Le 3^e temps de l'Œdipe est celui où le père intervient comme permissif pour l'enfant et donateur au niveau de la mère. Le père y est révélé comme celui qui a le phallus, il permet ainsi la bascule suivante : l'instance du phallus est ré-instauré comme objet désiré de la mère et non plus seulement comme objet dont le père

5. J. Lacan, op. cit., p. 218.

peut priver. Ce temps correspond à celui de la sortie de l'Œdipe, sortie qui sera bénéfique pour autant que l'identification au père, appelé idéal-du-moi, s'établit à ce moment-là.

« La métaphore paternelle joue là un rôle qui est bien celui auquel nous pouvions nous attendre de la part d'une métaphore : c'est d'aboutir à l'institution de quelque chose qui est de l'ordre du signifiant qui est là en réserve ; la signification s'en développera plus tard. »⁶

L'enfant garçon a en poche tous les titres dont il pourra se servir dans un futur, futur dont le délai ne sera supportable que si la promesse permet la croyance dans la parole de l'autre. Un délai d'autant plus difficile à soutenir aujourd'hui que nous sommes dans le règne de l'immédiateté consummatrice.

Comment cela se comprend-il pour l'enfant fille, (a-t-elle des titres) ?

C'est donc à travers l'insatisfaction que sa mère éprouve avec elle, que la fille situe le phallus dans un certain au-delà de sa mère. Que lui manque-t-il donc à cette mère, que lui manque-t-il donc à cette fille ? Quelle est l'énigme du désir de cette mère ? Et si la fille est ce qui ne suffit pas à sa mère, qu'est-elle donc ? Selon Bergès et Balbo⁷ la fille incarne à l'endroit du désir maternel non pas l'objet manquant (ce qui serait le cas du fils) mais le manque lui-même. Ne peut-on penser là un des points de butée de l'analyse pour une femme ? Ainsi pour la fille dès son entrée dans l'Œdipe, la question de l'*être* (le phallus) se trouve étroitement conjugue à celle de l'*avoir*.

La petite fille se présente donc dans le complexe d'Œdipe par la phase inverse du complexe, c'est-à-dire dans sa relation à sa mère. C'est l'échec de la relation à la mère qui lui ouvre la relation au père, et, avec ce qui par la suite se trouve normativé par l'équivalence symbolique pénis-enfant, à l'enfant qu'elle pourra avoir.

Revenons encore quelques instants à l'insatisfaction. Cette insatisfaction conduit à une désillusion. Elle n'a pas ce qui permettrait de combler la mère. Mais elle pourrait pallier cette désillusion par le biais du fantasme du pénisneid. « Et si ce petit bout pouvait un jour grandir, équivaloir l'organe manquant tant primé ? » Dans notre clinique il n'est pas rare d'entendre une maman appeler son enfant « mon petit bout », témoin de ce qu'il est investi phalliquement. L'affaire est qu'il n'en reste pas là.

Renoncer à ce fantasme, renoncer au vœu secret de pouvoir un jour l'avoir ce phallus, est ce qu'on peut appeler le correspondant structurel du complexe de

6. *Ibidem*, p. 220.

7. G. Balbo et J. Bergès, op. cit., p. 82.

castration par lequel la fille entre dans l'Œdipe, alors que c'est par celui-ci que le garçon en sort. Ce renoncement est bien de l'ordre de la castration puisqu'il s'agit là d'une amputation symbolique d'un objet imaginaire : le pénis en tant qu'elle ne l'a pas ou tout autre objet qui pourrait satisfaire au désir de la mère. Pensons à ces enfants offerts à la grand-mère, offerts à ses soins.

Mais le pénisneid lui-même, en fonction de l'évolution de l'Œdipe, prend un autre sens au moment où la fille s'attache à la réalité du pénis, là où elle croit le trouver, chez son père. L'interdiction due à l'Œdipe ainsi que l'impossibilité due à son immaturation physiologique provoqueront la *frustration* du pénisneid, la frustration étant une des modalités du manque que Lacan a indiqué à propos du complexe de castration. Cette frustration est imaginaire et porte cette fois sur un objet bien réel.

Un troisième temps du pénisneid se reconnaît dans la forme du fantasme d'avoir un enfant du père, comprenons qu'il s'agit d'avoir ce pénis sous une forme symbolique. L'enfant est là comme symbole de ce dont elle est réellement privée, une *privation* qui l'introduit néanmoins à une attente qui, elle, est hautement symbolique. De celui qu'elle mettra en place de père elle attendra effectivement qu'il lui donne un enfant. Nous lisons chez Bergès et Balbo : « Cette attente est symbolique d'une créance, cet enfant lui est dû. Ce qui peut faire d'elle l'être le plus intolérant à la frustration, l'être le plus narcissique qui soit, le plus revendiquant aussi, puisque revendiquer c'est réclamer son dû. »⁸ Tout comme le délai dont il était question pour les garçons, l'attente et son cortège d'infortune passagère sont déclassés pour certains aujourd'hui.

La dissymétrie des positions concernant la fille et le garçon est donc marquée au niveau de l'Œdipe tant à l'entrée qu'à la sortie du complexe. Une dissymétrie lié au signifiant lui-même, inscrite au sein du signifiant tel que nous l'a rappelé Etienne Oldenhove. Lacan reprendra cette question de la dissymétrie plus tard dans le séminaire *Encore*, et ce au niveau du tableau concernant le schéma de la sexualité. A gauche et à droite, les positions ne sont pas orientées symétriquement, ni par rapport au phallus symbolique, ni par rapport à l'objet a, ni par rapport au signifiant du manque dans l'Autre. Du côté masculin il y a un *vecteur* qui organise son économie libidinale, du côté féminin la *double vectorisation* de son désir la divise d'emblée dans son identité.

Il est étonnant de constater aujourd'hui que pour certaines jeunes femmes, le temps de la maternité semble être la première rencontre effective avec cette dissymétrie des positions. Ceci se traduit dans ce qu'elles disent et expérimentent du rapport différent au temps, des modes de penser, de l'investissement de

8. Ibidem.

l'enfant-à-venir, etc. Comme si la traversée des études, des premières amours n'avait jusqu'alors pu rendre ce constat sensible. Comme s'il y avait aujourd'hui, pour certains, une nécessité de buter réellement contre cette dissymétrie, là où ils ne peuvent plus la lire dans le social environnant.

Le déclin « *Untergang des OedipusKomplex* », (*untergang* signifiant ce qui passe en dessous), se résoud par l'identification terminale. « C'est pour autant que le père est aimé que le sujet s'identifie à lui et qu'il trouve la solution, le terme de l'Œdipe, dans cette composition du refoulement amnésique ; et d'autre part cette acquisition en lui de ce terme idéal grâce à quoi il devient le père ».⁹ Le déclin du complexe est donc marqué par une dialectique ambiguë entre l'identification et l'amour, deux termes bien différents et pourtant « liés et indissociables » selon Lacan. C'est pourquoi « l'Œdipe inversé » demeure pour Lacan une question délicate puisque jamais absente de la fonction de l'Œdipe, la composante de l'amour pour le père ne peut en être éludée. Lacan n'en parle pas pour la fille. Pourtant il me semble que sortir de la position passivée est également une gageure pour la fille. Il y a à entrer activement dans l'échange, échange du côté de l'alliance et de la parenté, échange du côté de la prise de parole, échange marqué par le fait d'adhérer ou non à la signifiante phallique.

Si pour le garçon ce sera par l'identification au père (intériorisé dans le sujet comme idéal-du-moi) que la virilité sera assumée, la fille elle n'a pas à faire cette même identification métaphorique à l'image du père ni à garder à ce titre la virilité. Elle entre dans la reconnaissance comme nous le disions plus tôt, reconnaissance qu'elle n'a pas le phallus, tout en reconnaissant l'homme en tant que celui qui le possède. Elle sait où elle doit aller « le prendre », elle va vers celui qui l'a. Lacan rajoute à cet endroit : une vraie féminité a toujours un peu une dimension d'alibi, les vraies femmes ont toujours quelque chose d'un peu égaré.

Nous sommes alors renvoyés à une autre énigme : que serait-ce « une vraie femme » ?

9. J. Lacan, op. cit., p. 193.